

trices d'art et d'ameublement qui n'ont cessé de fleurir depuis l'époque de la fameuse « chambre bleue ». Cet aspect du zèle précieux a été fort bien mis en valeur dans l'exposition actuelle. A côté des gravures et documents d'usage, quel luxe de cabinets, de sphères armillaires, d'astrolabes, de miroirs, de courtines, de lits de repos ! On a reconstitué une ruelle, évoqué tous les jeux galants de l'époque, cartes du tendre, horloges de l'amour, etc. C'est parfait. Nos amis de la B.N. se sont surpassés. Une exposition à ne pas manquer.

### La senteur des goémons

Allons maintenant rue de Bourgogne. De vrais plaisirs nous y attendent : les vrais et grands plaisirs que seuls peuvent nous donner, dans la confusion actuelle, une âme pure, un cœur intact, une main délicieusement tremblante auxquels les moyens de l'abstraction lyrique ont donné la liberté d'exprimer tous les débordements et l'algue marine de l'imagination, les longs dialogues qui se nouent au plus profond des flots entre le corail, la sirène et la perle. Ce langage surprendra sous ma plume. C'est que lorsque je vois la peinture de Yahne Le Toumelin, je deviens poète. On voit l'étendue du miracle, on comprendra la portée du message. Yahne Le Toumelin est bretonne, celte, druidesse ; elle vient du fond des temps, elle touche à tous les points de l'horizon puisqu'on me la dit en entretien permanent et télépathique avec les plus importants fakirs de l'Inde. Elle marche sur des clous, se nourrit d'écume, son œil a pris, sur la crête des vagues, l'amère senteur des glauques goémons. Les titres de ses œuvres nous disent ce qu'elle est : « Sur le pont de verre de Maelduin », « A la santé des femmes-océans ! », « La Porte ouverte au palais fermé du Roi », « Je salue cette excellente Inopinée qui respire de toutes parts ». Et moi aussi, je vous salue, vous qui êtes véritablement l'Inopinée, la Distanciée, l'Évaporée ! Unique ! Non comme la B.N. évidemment, mais unique tout de même, car si vous n'étiez pas là, qui saurait encore ce qu'est la légende, qui saurait encore dire à la raison borgne en si belle pâte, crachis, élans de pinceau plume d'oiseau de feu, les folles histoires des mers sans soleil, de Séraphine et des Argonautes de Gustave Moreau ?

Et maintenant, aux fesses ! Cette exclamation pas convenable (quoique empruntée à Verlaine) n'est pas pour annoncer une exposition de peinture pornographique, car les petits messieurs de la nouvelle figuration n'ont pas encore eu le courage d'oser cela, qui aurait été la seule justification possible de leurs tristes entreprises. Non. Elle veut seulement vous préparer à ce contact avec la matière dans son plus robuste et charnel éclat que nous propose l'ensemble de paysages et de natures mortes du premier XIX<sup>e</sup> siècle actuellement présenté à l'Institut néerlandais. Il s'agit d'un choix fait parmi les collections du musée Mesdag.

Le musée Mesdag est à La Haye ; il a été constitué à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par un artiste hollandais, grand admirateur des peintres de Fontaine-

bleau et de Barbizon. J'y suis allé il y a quelques années et j'avais gardé de cette visite une impression sinistre : d'affreux cadres dorés et toute cette poussière, tout ce foin du naturalisme herbivore si justement honni par Baudelaire. Mais lorsqu'on sait séparer le bon grain de l'ivraie, quelle splendeur ! Corot dans ses plus beaux jours, l'excellent et injustement oublié Antoine Vollon, Diaz, Monticelli, les « Chevaux morts » de Delacroix, un adorable Daumier (« Bavardage ») et un ensemble de Courbet, au premier rang duquel il faut mettre ces prodigieuses « Pommes rouges », colossales, extraordinaires de poids et de sensualité, que l'artiste peignit en 1871 alors qu'il était emprisonné à Sainte-Pélagie et qu'il n'avait pas d'autre modèle que ces fruits qu'un ami lui avait apportés. Ce sont des pommes mais c'est plus fort et protestataire que n'importe quel tableau politique.

Pourtant c'est à Millet que je donnerai la palme. Quel admirable artiste ! Quelle force, quelle humilité, quelle simplicité touchante ! Comme nous aimerions, comme nous réclamerions une grande exposition qui, bien vite, lui rende pleinement justice ! La « Femme du pêcheur » est une sibylle rustique, digne de ces bucoliques chrétiennes (et michelangélesques) que Millet souhaitait de peindre. Le souffle des « Contemplations », des « Pauvres Gens », de la « Terre » de Zola soulève déjà avec une brutalité farouche le « Repos du Vigneron ». L'énorme jarre de la « Nature morte aux poireaux » est un chef-d'œuvre de vie silencieuse et familière qui égale Zurbaran et Cézanne. Quant au grand tableau biblique « Agar et Ismaël », il est de ceux qui font paraître, dans le même genre ou à peu près, Delacroix frivole et Puvion stupide. Le masque d'Agar, son long corps rampant dans l'aridité inexorable, le torse renversé de l'enfant, cette buée rosâtre et livide qui monte du désert, tout représente un exploit d'imagination, de sensibilité et même de couleur locale que le romantisme n'a jamais dépassé.

### Une nature méchante

Qu'ils furent étranges, ces gros bourrus de Fontainebleau et de Barbizon, ces anachorètes de la peinture moderne ! Regardez ces guérets, ces profonds labours, ces mers démontées, cette nature méchante, à la fois besogneuse et inféconde ! Corot lui-même oublie de sourire et voit la splendeur solaire de Villeneuve-lès-Avignon dans une lumière froide et avare à travers des arbustes squelettiques. Et ce sont les mêmes motifs que peindront, trente ans plus tard, les impressionnistes et ce sera, après le poignant « Villerville-sur-Mer » de Daubigny, une autre lumière, un monde qui ignore l'hiver et la faim, où la neige même et l'inondation deviendront prétexte aux plus étourdissantes féeries. « Avant Turner, il n'y avait pas de brume à Londres », disait Oscar Wilde, et Cézanne : « Le ciel est bleu, n'est-ce pas ? Et ça c'est Monet qui l'a trouvé. » La nature est sans cesse à réinventer.

ANDRE FERMIGIER

## Culture

# La politique des petits pâtés

**A** Grenoble, c'est l'heure des bilans pour les « culturels ». Après avoir entendu les mélopées de Malraux on fait ses comptes, on mesure le chemin à parcourir. D'abord, il y a eu l'attaque des poujadistes, des déboulonneurs de statues, de ceux à qui on ne la fait pas et pour qui l'art moderne, c'est du flan : c'est normal. Pas d'éducation collective, pas d'enseignement de l'art — par quel miracle voudrait-on qu'une population comprenne un langage dont on ne lui a pas appris l'alphabet ?

Mais un autre problème se pose, beaucoup plus grave : celui du rôle que doivent jouer les maisons de la culture et celui du principe même de leur existence et à Grenoble, c'est le triomphe de la politique des gros pâtés dans le désert.

### Une culture « sauvage »

La V<sup>e</sup> République a fait huit « maisons » qui ne touchent — toutes ensemble — que 100 000 Français sur cinquante millions. Des animateurs de plus en plus nombreux estiment qu'il faudrait substituer à cette politique statique et chère une politique de relais légers, économiques, avec des salles transformables, extensibles et mobiles adaptables à des préaux, des cours, des marchés — formule qui permettrait de travailler dans des conditions supportables et qui favoriserait le contact avec des populations que le caractère gigantesque et majestueux d'un « vaisseau » comme celui de Grenoble peut effrayer.

Écoutez un jeune instituteur de la région : « Moi, j'habite à trente kilomètres de Grenoble. Il y a 1 200 jeunes dans mon patelin qui, pour la plupart, gagnent de 250 à 550 francs par mois. Ils n'ont évidemment pas de voitures. Il n'y a pas non plus de service de car. La maison de la culture, pour eux, ça n'existe pas. D'ailleurs, c'est par l'école qu'il faudrait commencer. Nous, voyez-vous, on se bat au ras du sol. On serait content, par exemple, que les gosses aient chacun une ardoise. Alors, vous savez, Butor, Béjart... »

Et Didier Béraud, 38 ans, directeur de la maison de la culture de Grenoble, m'a dit lui-même : « Il est certain qu'il faudra un jour ou l'autre que les pouvoirs publics remettent sur le tapis le problème des M.C. (...). Cette maison, il faut la prendre comme l'aboutissement d'une formule, comme une invitation à tout repenser... »

Le problème, pour Béraud et ses amis, ce serait de promouvoir — dedans et dehors — malgré des budgets limités (1), une culture plus « sauvage » peut-être plus libre, qui s'apparenterait par exemple à ce que « Sigma » — pour 30 ou 40 millions — a réussi à monter en une semaine à Bordeaux.

Il y a un homme à Grenoble dont c'est le métier de s'occuper de ces questions et qui s'en occupe bien : c'est Bernard Gilman. Cet ex-instituteur de 36 ans, adjoint au maire pour les questions culturelles, sait, lui aussi que la M.C. ne peut pas tout résoudre. Qu'il est aber-

(1) 160 millions d'anciens francs par an.



MM. DUBEDOUT, GILMAN ET MALRAUX

La tête de Turc des attardés

rant de tout mettre au même endroit. Qu'il faut décentraliser et établir un réseau aux mailles serrées qui recouvrira toute la population.

Gilman, c'est l'obstiné modeste, le militant qui consacre sa vie à la culture populaire, le naïf qui roule en 2 CV, qui mange des sandwiches, qui se crève dix heures par jour sur le terrain. On devrait se féliciter d'en avoir un comme ça à Grenoble. Eh bien non : Gilman est la tête de Turc des attardés qui font tous les jours leur page de bâtons dans la presse locale, il est le punching-ball des gens sérieux qui se scandalisent de voir « ouvrir toutes grandes les portes aux yé-yés de la sculpture ».

### Au prix du contre-plaqué

Il a organisé, cet été, un symposium de sculptures qui n'a pas plu à tout le monde. Pourtant, c'est un homme qui rapporte, M. Gilman. Avec l'accord des Arts et Lettres, il a fait acheter pour 20 millions un Calder qu'on a mis devant la gare et qui vaut le double. Quant au Vasarely de l'Anneau de vitesse, il a été payé au prix du contre-plaqué. Au total, pour 2 millions de francs payés à moitié par l'Etat, on a acheté 35 œuvres. C'est aussi Gilman qui a fait augmenter de 25 % par an le budget consacré à la culture. C'est lui qui a ressuscité le Musée des Arts et Traditions Populaires du Dauphiné et trouvé l'homme, M. Boulin, qui saura l'animer.

C'est lui enfin qui est en train d'organiser un Institut d'art moderne qui regroupera dans un bâtiment nouveau le musée et les sections consacrées au design, à l'architecture, à la peinture et sera à sa façon un centre d'animation qui sera une espèce de succursale de la maison de la culture. A quoi s'ajoutera sans doute un Conservatoire rénové.

Bref, un projet global, établi pour une ville de 100 000 habitants qui ne cesse de s'accroître et qui compte 20 000 étudiants. Ces étudiants, j'en ai vu un bon nombre à la « Taverne bavaroise » où ils viennent tous les soirs. Ils buvaient des chopos et des chopos de bière, ils dansaient entre les tables ; ils faisaient du tapage : ce n'était peut-être pas bien beau, non, ni distingué, mais c'était joyeux et vivant. Et cette joie de vivre ne devrait pas disparaître une fois « transportée » sur le terrain de la culture.

CHRISTIANE DUPARC